

Recherches sociographiques



Jacques DE BLOIS, *Le rêve du Petit-Champlain*, Québec, Éditions du Septentrion, 2007, 141 p.

André Casault

Volume 49, numéro 1, janvier–avril 2008

La ville de Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018201ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018201ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Casault, A. (2008). Compte rendu de [Jacques DE BLOIS, *Le rêve du Petit-Champlain*, Québec, Éditions du Septentrion, 2007, 141 p.] *Recherches sociographiques*, 49(1), 169–170. <https://doi.org/10.7202/018201ar>

interventions contribuent à établir un partage des fonctions entre la pension et l'hôtel. Au départ les deux modes d'hébergement étaient plus ou moins confondus, mais l'accroissement du nombre des voyageurs et des touristes, de l'activité commerciale et des exigences sécuritaires, sanitaires et morales ont entraîné un retour à la distinction originale : « la maison de pension revient au pensionnaire alors que l'hôtel est désormais destiné au voyageur ou au touriste » (p. 272).

Au sens le plus élémentaire, la pension est un logement dans un édifice, un certain nombre de personnes entre lesquels existe et se crée un réseau plus ou moins serré de relations, mais elle est aussi un espace dans une ville et une cellule culturelle et institutionnelle dans une société, une époque. Voilà ce que montre le livre de Valérie Laflamme. Elle décrit, analyse, compare, mais aussi tente d'expliquer en formulant une multitude d'hypothèses : une plongée dans le petit monde de la pension d'où l'on découvre les particularités d'une ville, d'une société.

Marc-André LESSARD

Département de sociologie,
Université Laval.

Jacques DE BLOIS, *Le rêve du Petit-Champlain*, Québec, Éditions du Septentrion, 2007, 141 p.

Plus qu'un simple livre nous racontant l'histoire d'un rêve, l'histoire d'un bout de quartier, le livre de Jacques De Blois, *Le rêve du Petit-Champlain*, est un objet idiosyncratique complexe et intrigant. L'homme voulait conter, voire partager à sa manière, l'histoire de ce rêve avec un public plus large. Il voulait faire connaître sa vision de la renaissance de cette rue si connue de Québec. Quel citoyen de Québec en effet, ne connaît pas le Petit-Champlain ? Peu, très peu de gens par contre connaissent les dessous de sa renaissance. Jacques De Blois s'est fait plaisir et a probablement fait plaisir à beaucoup de monde en racontant ce rêve à sa manière, une manière très intime, très personnelle. Le livre est rempli de dessins, de plans, de reproductions d'œuvres historiques, de découpures de journaux de l'époque et de photos qui nous font revivre la petite, mais aussi la grande histoire de cette rue. Le quartier devient presque un être vivant (peut-être l'est-il vraiment ?) tellement les anecdotes de cet architecte sont à la fois humaines, touchantes, souvent remplies d'amour et parfois d'amertume ou même de rancœur et parfois aussi techniques et légales.

Architecte, Jacques De Blois fait parler les bâtiments, il traite de leurs entrailles, de leurs peaux, de leurs squelettes. Il ne se contente pas d'une banale présentation chronologique des faits. Des portes, des fenêtres revivent alors que des murs de pierres s'écroulent, meurent littéralement. De l'intérieur et en toute simplicité, comme un père de famille, il nous présente tous ces gens qui ont habité et façonné cette rue. Il nous présente les résidents ordinaires, anciens débardeurs, ouvriers de la construction, artistes et artisans, inspecteurs municipaux, avocats, contremaîtres, politiciens – du maire de Québec aux différents ministres du ministère des Affaires culturelles –, il nous dévoile des tranches d'histoire, souvent méconnues, qui transforment nos quartiers, nos

environnements bâtis en patrimoine. L'histoire du Petit-Champlain n'est pas banale, elle est profonde et sensible, elle nous plonge dans les racines de notre histoire. Même si parfois on s'y perd tellement le cœur a précédé la raison, la manière est belle pour raconter un quartier.

André CASAULT

*École d'architecture,
Université Laval.*

Nicole DORION-POUSSART, *Voyage aux sources d'un pays. Sillery, Québec, Québec, Les Éditions GID et Nicole Dorion-Poussart, 2007, 351 p.*

Le titre ambitieux de ce livre et l'approche – que Fernand Harvey, dans la préface, définit comme « cheminement d'arborescence » mais que je qualifierais aussi du contraire, c'est-à-dire d'entonnoir, allant du général au particulier – sont déconcertants pour le lecteur. Le *pays* dont parle Nicole Dorion-Poussart est Sillery ou, pour être plus spécifique, la partie de Sillery située entre le chemin Saint-Louis et le fleuve Saint-Laurent. Par contre, les mots de *voyage* et de *sources* sont étonnamment justes. En effet, chacun des 11 chapitres peut être compris comme une promenade avec des amis dans un *lieu de mémoire* qui sert de déclencheur à une conversation à bâtons rompus qui nous amène d'abord aux sources lointaines, parfois très lointaines, du lieu. Outre la trame principale, l'ouvrage est parsemé de gloses et d'encarts, parfois très longs et très éloignés du sujet, qui sont soit accessoires, soit commémoratifs, soit encore explicatifs.

Une brève analyse du chapitre neuf, intéressant puisqu'il parle de la naissance de la communauté silleroise, permettra de saisir la démarche de l'auteure. Le chapitre ouvre sur les Celtes, les Romains, les Saxons et les Francs, c'est-à-dire sur les peuples qui donneront, des millénaires plus tard, naissance à la municipalité de Sillery. Les Celtes – ne voit-on pas plusieurs croix celtiques dans les cimetières de Sillery ? – servent de point de départ au chapitre. Dorion-Poussart consacre un encart de cinq pages aux légendes arthuriennes et poursuit en parallèle l'histoire de la conquête de la Gaule par les Francs, l'invasion de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, en 1066 et la formation, en 1707, du Royaume-Uni qui inclut la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse et pays de Galles) et l'Irlande.

Logiquement, l'auteure en arrive à parler de l'immigration anglaise et écossaise au Canada au XIX^e siècle, et deux pages entières sont consacrées « aux causes immédiates qui ont poussé près du tiers de la population irlandaise à s'expatrier » (p. 256). Entre 1815 et 1850, approximativement un million de personnes immigreront au Canada non pas pour commercer les fourrures comme auparavant, mais pour occuper un emploi dans l'industrie du bois. « Le développement prodigieux de l'industrie du bois dans les anses de Sillery amène de nombreux ouvriers qui s'installent sur le chemin du Foulon, sur la côte de l'Église et à Bergerville (une partie du domaine Woodfield entre le chemin Saint-Louis et le ruisseau Belleborne aujourd'hui la rue Saint-Michel). [Enfin, vers 1850, la] communauté voit le jour... » (p. 258). La première église paroissiale, Saint Columba (qui deviendra la paroisse Saint-Michel en 1969), est inaugurée en 1854 ; un mois plus